

# La voix et le regard du loup : le surmoi lupin

Jean-Michel VIVES

*Psychanalyste, Professeur de Psychologie clinique et Pathologie,  
Université de Nice Sophia Antipolis*

*Hommage à Michel Poizat*

Quelques mois avant son décès, Michel Poizat participait à un colloque que j'organisais dans un petit village au-dessus de Nice. Le texte qu'il présenta à cette occasion, l'un de ses derniers, avait pour titre : « “ *L'inquiétante étrangeté* ” de la voix ou la voix du loup<sup>1</sup> ». Ses travaux portaient à ce moment-là sur le loup, les légendes qui lui sont liées et la curieuse – car pouvant être doublée « d'un plaisir aigu<sup>2</sup> » – peur que provoque son hurlement<sup>3</sup>. Michel Poizat était ravi de présenter ses travaux au pied du massif du Mercantour où la réintroduction du loup qui avait eu lieu quelques années auparavant soulevait des débats et des passions souvent irrationnels. Il développait dans ce texte, comme à son habitude dans un style singulier fait d'enthousiasme et de générosité, un

---

1 M. POIZAT, « “ *L'inquiétante Étrangeté* ” de la voix ou la voix du loup », *Psychologie Clinique*, n°19, 2005, p. 141-150.

2 *Ibid.* p. 142.

3 On peut également penser ici à la peur et au plaisir intense que l'enfant éprouve à se faire poursuivre par un adulte jouant le rôle du loup et les hurlements que cela provoque...

certain nombre de propositions éclairantes visant à rendre compte de la terreur liée au loup.

Son hypothèse centrale est que le loup tiendrait cette place particulière dans les contes, les mythes et l'histoire car il imaginari­se la terrible puissance du surmoi dans sa face féroce, obscène mais également gourmande<sup>4</sup>. Ainsi concluait-il son texte avec la question suivante: « Est-ce la raison pour laquelle il (le loup) fut un des animaux parmi les plus anciennement domestiqués, tant il est vrai que tenter de pacifier une figure « imaginari­isant » le surmoi peut bien être considérée par une société d'humains comme une tâche prioritaire<sup>5</sup>? ».

En quoi le loup imaginari­serait-il le surmoi? C'est à partir de l'analyse du fonctionnement vocal du surmoi que Michel Poizat soutenait sa thèse. Ainsi, rappelait-il que la domestication du loup en chien avait transformé le hurlement en aboiement réintroduisant du discontinu chez le chien là où le hurlement du loup présente du continu<sup>6</sup>. D'ailleurs, lorsque ce hurlement – dit à la mort – réapparaît chez le chien le sentiment d'inquiétante étrangeté éprouvé lorsque l'on entend la vocalisation du loup fait également retour. C'est encore une fois la dimension du continu que la domestication avait tenté d'éradiquer qui s'impose alors.

Un autre élément rapporté par Michel Poizat retient notre attention: selon une légende rapportée par Platon dans *La République*<sup>7</sup>, le loup a le pouvoir de nous ôter la parole du fait de son regard. Et de préciser: « Ce n'est pas à la vue du loup que la frayeur vous laisserait sans voix. Vous vous mettez à bégayer, à devenir muet ou votre voix s'enroue, seulement si le loup vous a vu en premier, autrement dit si vous êtes déjà capté dans le regard du loup lorsque vous vous apercevez de sa présence<sup>8</sup> ». Le loup est non seulement porteur d'une voix inquiétante mais il serait également potentiellement porteur du mauvais œil. Même si Michel Poizat

---

4 J. LACAN, « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 530.

Le petit chaperon rouge illustre parfaitement cette dynamique. La jeune fille s'étonne des grandes oreilles et des grands yeux de sa mère-grand avant d'être dévorée. Perrault associe avec pertinence le regard – dévorer du regard – et l'écoute à la dévoration.

5 M. POIZAT, *op. cit.*, p. 150.

6 *Ibid.*, p. 149-150.

7 PLATON, *La République*, trad. fr., Paris, Flammarion, 2004, p. 88-89.

8 M. POIZAT, *op. cit.*, p. 148.

n'avait pas choisi de développer cette question, orientant son intervention à partir de la question de la voix, il esquissait ici une piste importante en introduisant subrepticement la question du regard. Daniel Pennac avait déjà décrit cette fascinante prise dans « l'œil du loup » dans son roman paru en 1984 portant justement ce titre<sup>9</sup>. L'œil du loup y est décrit comme « un œil jaune, tout rond, avec, bien au centre, une pupille noire. Un œil qui ne cligne jamais. (...) Il (le garçon) ne voit plus que cet œil : (...) tout a disparu. Il ne reste qu'une seule chose : l'œil du loup<sup>10</sup> ».

Continu de la voix qui se manifeste dans le hurlement et continu du regard supporté par un œil qui jamais ne cligne sont les deux éléments qui participeraient à l'inquiétante étrangeté lupine où Michel Poizat repérait une imaginarisation du surmoi.

À l'occasion de son étude sur l'inquiétante voix du loup Michel Poizat mettait en évidence un des éléments essentiels du surmoi qui est l'articulation entre la nature du jugement silencieux que porte le regard surmoïque et le fait que ce jugement est également associé à la dimension de la voix. Ce qu'Alain Didier-Weill exprime de la façon suivante : « Le paradoxe du surmoi, c'est d'incarner le fait que « l'œil entend », et que « l'œil parle », à ceci près qu'il n'entend pas du tout comme le fait l'oreille, et qu'il ne parle pas du tout comme le fait la bouche : s'il entend, c'est sur le mode du devinement de pensée, et s'il parle, ce n'est pas en supposant le sujet mais en le désupposant<sup>11</sup> ».

Cette désupposition surmoïque peut prendre deux aspects selon que le regard ou la voix y est prépondérante. Le premier aspect serait illustré par la figure du maître et privilégierait la voix, le second serait illustré par celle de l'inquisiteur où le regard serait mis en avant. Ces deux figures, maître et inquisiteur, si elles ont pour point commun d'être des manifestations du surmoi interviennent selon deux modalités bien différentes

Le maître sait par avance la vérité sur l'être du sujet et communique ce savoir en l'imposant, s'il le faut violemment. Freud a, à plusieurs moments de son œuvre, dénoncé cette erreur. Ainsi dans son récit de la cure du petit Hans, il repère comment la cure du petit garçon s'enlise à partir du moment où le père de Hans s'obstine à ne pas vouloir entendre son fils et à s'attacher à retrouver dans les dires du petit garçon ce que Freud a déjà théorisé.

---

9 D. PENNAC, *L'Œil du loup*, Paris, Pocket Junior, 1994.

10 *Ibid.*, p. 15.

11 A. DIDIER-WEILL, *Les Trois Temps de la loi*, Paris, Seuil, p. 83.

« Le père pose trop de questions et mène ses recherches en fonction de ses propres desseins au lieu de laisser le petit s'exprimer. Par là l'analyse devient opaque et incertaine. Hans poursuit son propre chemin et ne produit rien quand on veut l'attirer loin de celui-ci<sup>12</sup> ».

Si le maître est bien dans la supposition, il ne s'agit pas de celle d'un sujet potentiel, ni même d'un savoir supposé, mais de la supposition d'un savoir qu'il convient d'imposer et qui implique la soumission. La manifestation surmoïque correspond à un : « Tu dois ! », « Obéis ! », « Laisse-toi faire... ». Un « Tu dois ! » que ne vient compléter aucune proposition. Pure injonction à laquelle le sujet ne saurait répondre puisqu'incompréhensible. Un « Obéis » et un « Laisse-toi faire » qui conduisent le sujet à se soumettre. C'est la dimension vocale qui est ici préférentiellement mise en jeu et Lacan n'a pas manqué de repérer la place centrale que l'objet voix occupe dans le masochisme comme dans le sadisme<sup>13</sup>. Le masochiste viendrait compléter l'Autre de sa voix, dans le gémissement ou le cri que lui arrache son partenaire. Le sadique également, mais de façon inverse, tenterait de compléter l'Autre en lui imposant sa voix dans l'insulte ou l'ordre.

L'autre position, celle de l'inquisiteur, suppose moins un savoir qu'il conviendrait d'imposer au sujet comme le suppose le maître qu'un savoir insu ou dissimulé qu'il conviendrait d'arracher au sujet pour qu'il accède enfin à la vérité. L'inquisiteur, pour le bien du sujet, rappelons-le, soupçonne celui-ci d'être un dissimulateur même si c'est à son corps défendant... La manifestation surmoïque est alors un regard, que l'on qualifiera aisément d'inquisiteur, qui scrute et fouille l'intimité du sujet chez qui rien ne saurait être dissimulé. Ce regard silencieux laisse entendre : « Je vois tout de toi, je sais tout de toi », excluant toute possibilité pour le sujet ainsi regardé de constituer un espace intime qui pourrait échapper à ce regard persécuteur mais également excluant toute possibilité pour lui de prendre la parole. Ainsi le fonctionnement surmoïque pourrait être compris à partir de cette dialectique entre un regard persécuteur et une voix impérative.

C'est ce que je m'attacherai à dévoiler à travers le récit du début de la cure d'une jeune femme vivant dans la rue. Lorsqu'Anna vient

---

12 S. FREUD, *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans*, *Œuvres Complètes*, trad. fr., tome IX, Paris, P.U.F, 1998, p. 56-57.

13 J. LACAN, *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 257-259.

me voir, adressée par une assistante sociale chargée du suivi des bénéficiaires du R.M.I., elle est âgée de 35 ans, dont 17 passés dans la rue. Elle est la dernière d'une fratrie de sept enfants. Sa mère, souffrant de troubles schizophréniques, fit durant toute son enfance des allers-retours entre le domicile familial et l'hôpital, laissant les enfants aux soins d'un père régulièrement violent sous l'effet de l'alcool. Durant les absences maternelles, les frères et sœurs s'organisent pour tenir le coup, mais tous quittent la maison les uns après les autres dès qu'ils en ont la possibilité, laissant Anna un beau jour, seule avec ses parents alors qu'elle est âgée de 14 ans. Le père est violent physiquement et verbalement, mais comme le dit Anna : « J'étais la septième et j'avais vite compris comment ça marchait. Alors, dès que j'ai pu, je me suis échappée et j'ai presque toujours pu éviter les coups comme les tentatives de viols auxquelles mes sœurs n'avaient pu échapper ». Ce qu'elle n'évite pas néanmoins, ce sont les mots que son père lui destine et qu'elle entend, derrière la porte de la « chambre des filles » dans laquelle elle s'enfermait, prostrée au fond de son lit : « Tu n'es qu'une pute, une salope... Tu finiras sur le trottoir ». Anna dans ces moments-là fuyait la maison familiale par la fenêtre pour se réfugier dans la proche forêt. La malédiction paternelle finit néanmoins par la rattraper et par faire son effet. Alors qu'elle est âgée de 18 ans, sa mère décède, Anna fugue et se retrouve seule dans la rue, sur le trottoir comme le lui avait annoncé son père. Elle ne s'y prostitue pas, mais devient clocharde ; « un rebut, une loque, une merde » comme elle le répétera à plusieurs reprises au cours de nos premiers entretiens. Un certain nombre d'événements, certains dramatiques : un viol et la perte, suite à un passage à tabac, du bébé qu'elle portait, d'autres plus heureux comme la rencontre d'une assistante sociale âgée avec qui un lien fort se crée, la décideront à tenter de sortir de cette situation infernale. À l'époque au R.M.I, elle sollicite une analyse pour pouvoir s'en sortir. Plus d'ailleurs sur les chaleureuses injonctions de l'assistante sociale qui la suit que par choix personnel : une psychanalyse, elle ignore, bien entendu, ce que c'est. L'assistante sociale lui a simplement dit qu'elle parlerait et que ça pourrait lui faire du bien... J'appris, en fait par l'assistante sociale qu'Anna lui parlait souvent de la terrible tentation qui s'emparait régulièrement d'elle : retourner à la dangereuse mais calme indifférence de l'état de clocharde. Anna s'y abandonna à deux reprises et c'est l'insistante sollicitude de cette assistante sociale qui par deux fois l'en tira. Face à cette répétition, cette dernière se trouvait démunie et ne savait

comment répondre. Elle percevait bien que quelque chose dans ce comportement se situait au-delà de ce qu'elle considérait comme étant « bon » pour Anna sans pour autant réussir à le cerner et encore moins à l'élaborer avec elle. Elle espérait que moi je saurais. Ce sont dans ces conditions que je reçus Anna.

Elle vint accompagnée de son chien qui vivait avec elle et qu'elle me demanda de bien vouloir recevoir avec elle, ce que j'acceptais dans un premier temps. Je compris très vite que le lien extrêmement fort qui la liait à ce chien qui l'accompagnait partout est celui qui la liait à un compagnon chez qui elle trouvait une relation affective forte d'autant plus efficace que d'être hors-parole, elle la dispensait du malentendu, de l'ambivalence et comblait sa demande d'amour. En me parlant de cet animal de compagnie elle insistera à plusieurs reprises sur son regard gentil et toujours affectueux et sur les « discussions » qu'elle pouvait avoir avec lui. Anna lui parlant et le chien « répondant » par quelques aboiements. « Il ne lui manque que la parole », ajoutera-t-elle ne percevant sans doute pas toute la profondeur de sa remarque. Dans la dynamique qui nous intéresse aujourd'hui nous pourrions avancer qu'Anna se situait moins entre chien et loup comme le propose le titre de ce volume qu'elle ne tentait de substituer un chien-compagnon-pacifiant à un loup-surmoi-dévorant.

Dès le premier entretien, Anna me montra à travers le récit qu'elle fit de son parcours qu'obscurément elle pressentait qu'au-delà des conditions factuelles difficiles de son histoire, elle était également actrice de ce terrible parcours sans savoir très bien comment.

Elle aimerait s'en sortir et espérait que je pourrais l'aider. La question du paiement se posa : Anna sans emploi, survivait grâce à quelques aides et ne possédait rien. Comment répondre à partir de là à cette demande ? Dans son texte de 1913 *Sur l'engagement du traitement*, Freud nous dit : « Le point (...) dont on devra décider au commencement d'une cure, c'est l'argent, les honoraires<sup>14</sup> ». Freud nous alerte ici sur le fait que l'argent est l'objet d'une décision. Décider de la somme à payer est une des premières formes d'engagement dans le contrat analytique. Allais-je accepter qu'elle paie chacune de ses séances deux à trois euros comme elle me le proposait ? J'en décidais autrement : il ne me semblait pas pertinent de lui faire l'aumône de quelques euros et ainsi de prendre le risque de re-dupliquer le modèle de l'assistance sociale qui justement

---

14 S. FREUD, *Sur l'engagement du traitement*, *Œuvres Complètes*, trad. fr., Tome XII, Paris, P.U.F., 2005, p. 171.

rencontrait ses limites en ne pouvant tenter d'apporter une réponse à la question : « En quoi la position d'exclusion concerne également sa dynamique subjective ? ».

Je lui proposai donc d'engager la cure gratuitement et que nous reparlerions de cette question dès que possible. Gratuitement, cela ne voulait pas dire pour moi « pour l'amour de l'humanité » comme peut le dire ce grand seigneur méchant homme de Dom Juan<sup>15</sup> dans la célèbre scène de confrontation avec le pauvre de l'œuvre de Molière, ou bien encore « à l'œil » ce qui impliquerait un droit de regard<sup>16</sup>, mais simplement parce que cela me semblait la seule façon correcte d'engager la cure dans ce cas. Je n'étais pas sans savoir que cela serait complexe. En effet, ayant également lu la suite du texte de Freud, je n'ignorais pas que l'absence de paiement pouvait augmenter les résistances de l'analysant, mobilisant le désir de séduire des femmes et la révolte des hommes<sup>17</sup>. Je décidais, néanmoins de prendre ce risque, tout en faisant l'hypothèse que par

---

15 MOLIÈRE, *Dom Juan ou le Festin de pierre*, acte III, scène II.

La dimension perverse de la charité n'a pas échappée au lecteur attentif qu'est Henri Rey-Flaud. Voir H. REY-FLAUD, *L'Éloge du rien*, Paris, Seuil, p. 248.

16 On se souvient du *Witz* dont nous parle Freud dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905) concernant un pauvre (Schnorrer) envers qui le riche juif se permet un droit de regard sur l'utilisation de l'argent prêté. « Un homme tombé dans la pauvreté qui, à maintes reprises, avait fait état de son dénuement, a emprunté 25 florins à une personne aisée de sa connaissance. Le jour même, le bienfaiteur le rencontre au restaurant devant un plat de saumon mayonnaise. Il lui fait des reproches : « Comment ! Vous m'empruntez de l'argent et ensuite vous vous commandez du saumon mayonnaise. C'est à ça que vous avez employé mon argent ? » « Je ne comprends pas », répond l'incriminé, « quand je n'ai pas d'argent, il ne m'est pas possible de manger du saumon mayonnaise. Quand j'ai de l'argent, il ne m'est pas permis de manger du saumon mayonnaise. Mais quand me sera-t-il à vrai dire loisible de manger du saumon mayonnaise ? »

S. FREUD, *Le Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *Œuvres Complètes*, trad. fr., Tome VII, Paris, P.U.F., 2014, p. 62.

17 « Bien des résistances du névrosé sont énormément accrues par le traitement gratuit, ainsi chez la jeune femme la tentation que comporte la relation transférentielle, chez le jeune homme la rébellion issue du complexe paternel contre l'obligation de gratitude, rébellion qui fait partie des difficultés qui contrarient le plus les soins apportés par le médecin. » S. FREUD, *op. cit.*, p. 173.

cette modalité spécifique d'engagement de la cure, le surgissement du « *Che vuoi?* » – que veut-il? –, lié au désir de l'analyste et donc à la question du transfert n'en deviendrait que plus central.

Mon espoir ne fut pas déçu. La cure commença à raison de deux séances par semaine. Anna était très ponctuelle et se pliait aux règles de la libre association avec courage et un visible intérêt. Au bout de quelques semaines néanmoins, les associations se tarirent et laissèrent la place à un lourd silence. Me servant encore une fois de plus de Freud pour tenter de me repérer dans la direction de cette cure atypique, je pensais alors à un autre texte essentiel de la même période qui s'intitule *Sur la dynamique du transfert*, où Freud affirme: « Lorsque les libres associations d'un patient font défaillances, à chaque fois le blocage peut être éliminé si on assure au patient qu'il est présentement sous la domination d'une idée incidente ayant à faire avec la personne du médecin ou avec quelque chose qui a rapport à lui. Aussitôt que l'on a donné cet éclaircissement, le blocage se trouve éliminé<sup>18</sup> ». N'ayant pas l'autorité de Freud assurant à ses patients qu'ils sont sous la domination d'une idée le concernant, je tentais quelques borborygmes que je voulais encourageants mais qui restèrent sans effet. Je lui proposai alors un timide: « Peut-être êtes-vous préoccupée par une pensée me concernant? ». Ce à quoi elle répondit: « Oui ». Puis, hésitante « Pourquoi, vous faites ça? ». Prudent, je me contentai de reprendre en écho: « Ça? ». « Oui, dit-elle, pourquoi acceptez-vous de me recevoir gratuitement? », puis avec une pointe d'agressivité, elle ajoute ironique: « Vous faites dans l'humanitaire de quartier? ». Je me tais. Après un silence, elle continue: « J'ai peur que vous demandiez quelque chose... ». Je lui demande alors: « Et qu'est-ce que cela pourrait-il bien être? ». « Je l'ignore, répondit-elle, la seule chose que je sais c'est que ça ne pourrait pas être sexuel ». J'interrompis la séance là-dessus. La séance suivante, Anna revenait et m'annonçait que cette situation lui devenait insupportable: elle associa longuement autour du lit, du divan sur lequel elle n'est pas allongée mais dont elle ne doute de l'usage qui pourrait être fait, de mon regard qui pèse sur elle, de mon silence trop énigmatique... Elle conclut la séance en affirmant qu'elle devait trouver du travail et me payer dès que possible ses séances à un prix qu'elle jugerait décent pour moi et moins dangereux pour elle.

---

18 S. FREUD, *Sur la dynamique du transfert*, *Œuvres Complètes*, trad. fr., Tome XI, Paris, P.U.F., 1998, p. 109.



Ce qu'elle fit quelques semaines plus tard. La cure pouvait ainsi continuer dans des conditions plus conventionnelles. Nous n'étions pas pour autant, loin s'en faut, au bout de nos peines. En effet, plus la cure avançait et plus Anna exprimait cette tentation de la chute dangereuse et fascinante, dont m'avait parlé l'assistante sociale, et contre laquelle elle tentait avec courage de se défendre, faisant des efforts quotidiens pour ne pas y céder. Le silence envahit alors les séances. Non plus le silence des pensées transférentielles mais le malaise silencieux où pourrait s'entendre un « laissez-moi en paix, à quoi bon ». Le silence dans lequel travaille la pulsion de mort, et dans lequel se reconnaît le « désir de non-désir » dont parle Piera Aulagnier<sup>19</sup>. Nous reconnaissons dans ce silence le silence de l'abîme que les versets 2 à 5 de la Genèse opposent au silence des ténèbres qui eux vont accéder par l'intermédiaire de la parole divine, « Que la lumière soit ! », à la symbolisation en le transformant en nuit. L'abîme lui est ce réel que la parole est incapable de faire échoir au symbolique et qui reste au cœur même de la création – ou du sujet – comme trou réel dans le symbolique. Ce réel menace la création et peut à tout moment sous l'effet d'une effraction se déchaîner et déborder le symbolique. C'est ce point précis d'incrédé que vise la malédiction et c'est lui qui en retour lui donne toute son efficacité. En effet, tout du réel ne saurait être pris en charge par le symbolique, la parole créatrice ne saurait totalement dompter ce réel primordial qui persistera au cœur de la subjectivité comme masse opaque et intraitable, comme déchet. Le danger est alors que le moi obéisse à la voix de l'Autre mal-disant et se fasse lui-même déchet. On comprend à partir de là pourquoi, dans le transfert, ce silence en venait à envahir l'espace des séances. Ce qui était convoqué en Anna par mon silence est innommable parce qu'innomé. Il s'agit de la « part maudite<sup>20</sup> » et silencieuse existant chez tout sujet qui menaçait de déborder Anna et de mettre en échec la cure comme elle avait pu précédemment tenir en échec à plusieurs reprises le suivi social. Après avoir compris cela, au-delà de l'entendre qui caractérise la position analytique, je choisis, à certains moments et tout cas plus souvent que je ne le fais habituellement, de me faire entendre, voire d'appeler, ce qui ne fut pas sans conséquence pour Anna et la dynamique de sa cure.

Pour venir à nos séances, Anna doit prendre le bus qui la dépose à la gare routière où se regroupent des SDF. La vue de ces hommes

---

19 P. AULAGNIER, *La Violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F.

20 G. BATAILLE, *La Part maudite*, Paris, Éditions de minuit, 2000.

et ces femmes fonctionnent pour elle comme un appel d'autant plus impérieux qu'il est silencieux. Appel qui lui donne souvent l'envie d'aller se fondre à nouveau dans ce silence, dans cet anonymat où seules les questions de besoin sont en jeu et non celles liées au désir et donc à l'ek-sistence du sujet. Nous retrouvons ici cette dialectique du surmoi précédemment décrite : un regard qui parle moins qu'il n'intime. Une parole silencieuse qui lui rappelle qu'« on » l'a à l'œil et qu'il lui était impossible de fuir. Anna, dans ces moments, disait penser à moi pour pouvoir continuer sa route ; et au-delà de moi, tout particulièrement à ma voix. Non à ce que je pourrais dire, ni au sens de mes paroles mais au timbre de ma voix. Timbre, qui est la dimension réelle de la voix qui s'entend au-delà de ce que peuvent charrier les mots<sup>21</sup>. Tout se passe, dans son cas, comme si non seulement la parole, mais plus encore la présence vocale de l'analyste pouvait faire échec à la malédiction, à l'insulte paternelle et à son terrible allié surmoïque. Dans les deux cas, la dimension d'appel est un jeu. Mais alors que dans l'une, la malédiction, nous rencontrons un appel silencieux ou un cri qui prennent acte de la rencontre d'un réel qui disloque la parole, la réduisant à un mot pouvant se condenser dans une insulte, dans l'autre l'appel se veut reconnaissance. Appel symbolique du clinicien qui tente de rendre possible une prise de parole contre l'insulte et la malédiction qui vise à faire choir le sujet. La clochardisation n'est ici que l'expression dans la quotidienneté de ce qui se joue au niveau subjectif. À l'appel silencieux du groupe « viens te perdre en nous » tente de faire contrepoids le « deviens ! » que soutient l'analyste.

En fait ce que nous montre la tentation que nous rapporte Anna, c'est que le sujet peut choisir sans être fou, de s'identifier à l'« être » de la déchéance, à être le déchet auquel l'autre maldisant lui demande de s'identifier dans une pétrification moïque. Elle nous rappelle qu'à la prescription freudienne « *Wo es war, soll ich werden* » : Là où c'était, je dois advenir<sup>22</sup>, il est possible de répondre « Je ne deviendrai pas ! ». Le travail analytique consiste alors à supposer chez l'autre l'existence d'un sujet en possibilité de répondre au « Tu n'es que ça » de la malédiction, un « Je ne suis pas que ça » d'essence éminemment symbolique. Le psychanalyste n'est plus alors seulement un sujet-supposé-savoir, mais plus

---

21 J.-M. VIVES et L. RAUFAST, *Des dits-mensons de la voix. Prétentaine*, 18-19, Paris, Beauchesne, p. 69-84.

22 S. FREUD, *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, Œuvres Complètes*, Tome XIX, Paris, P.U.F., 1995, p. 83-268.

essentiellement, un sujet-supposé-savoir-qu'il-y-a-du-sujet<sup>23</sup>. C'est ici que nous pouvons repérer l'inégalité du combat entre la malédiction et la parole symbolique ou éthique du bien-dire. L'analyste, face au sujet en déshérence, ne se met pas en position de le connaître, ce qui est pourtant inclut au sein de la demande initiale, mais il le reconnaît. Que la reconnaissance ne soit pas la connaissance ouvre à la signification de ce qu'est la supposition : là où l'Autre accepte d'être incomplet, il ne peut pas connaître, mais seulement reconnaître un sujet supposé. Reconnaître le sujet, accepter de ne pas le connaître, c'est accepter son propre rapport au manque. C'est cette reconnaissance du psychanalyste qui permettra au sujet de passer d'une position d'insulté à une position d'exultant, d'une position de déchet voué à la chute à une position de sujet destiné dans la parole.

Ce glissement de position n'est en rien acquis une fois pour toutes, en effet la situation évoquée à l'occasion de la cure d'Anna pose la question suivante : qu'est-ce qui nous permet de comprendre la terrible efficacité de la malédiction paternelle ? Comment un sujet peut-il être conduit à s'identifier au rebut visé par l'insulte, à ne pouvoir affirmer : « Non ! Je ne suis pas que ça<sup>24</sup> ! ». C'est qu'en fait, il existe chez le sujet même une instance maldisante à son encontre, instance qui se trouve à l'intérieur même de la place forte et qui peut constituer à l'occasion un trop efficace allié de l'Autre dans sa dimension persécutrice. Cette instance, Freud en 1923, la nomme surmoi. Surmoi qui loin d'être seulement l'héritier du complexe d'œdipe se révèle également et surtout tyrannique, amoral et cruel. Ainsi Freud nous avertit : « Tandis que le moi est essentiellement représentant du monde extérieur, de la réalité, le sur-moi se pose face à lui comme avocat du monde intérieur du ça ». Puis plus loin, « ce qui règne dès lors dans le sur-moi est pour ainsi dire une pure culture de la pulsion de mort, et effectivement celle-ci réussit bien souvent à pousser le moi dans la mort (...). Du point de vue de la restriction pulsionnelle, de la moralité, le ça est totalement amoral, le moi s'efforce d'être moral, le sur-moi peut devenir hypermoral et alors aussi cruel que seul peut l'être le ça (...)»<sup>25</sup> ». À partir de là, le but que ce surmoi sauvage nous assigne est la jouissance elle-même, au-delà du principe de plaisir ; il

---

23 A. DIDIER-WEILL, *op. cit.*

24 *Ibid.* p. 215-217.

25 S. FREUD, *Le Moi et le Ça, Œuvres Complètes*, Tome XVI, Paris, P.U.F., 1991, p. 279-280.

nous ordonne d'enfreindre toute limite et d'atteindre l'impossible d'une jouissance qui se dérobe sans cesse. Le « viens ! » silencieux entendu par Anna lorsqu'elle rencontre les groupes de S.D.F. est une des expressions de ce surmoi « féroce et obscène » qui peut pousser le moi à s'abolir dans la jouissance<sup>26</sup>. Lacan formulait ainsi l'injonction surmoïque : « Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance – jouis<sup>27</sup> ! ». La jouissance n'a bien sûr rien à voir ici avec le plaisir, mais avec son au-delà où Freud situait la pulsion de mort<sup>28</sup>. C'est cette dimension féroce obscène du surmoi dans son articulation à la compulsion de répétition qui peut tenir en échec la cure des sujets en état d'exclusion.

En effet, même si l'étymologie d'obscène en *ob* (devant) et *scaena* (scène) n'est pas clairement avérée, elle est ici bienvenue en ce sens que le surmoi peut conduire le sujet à s'exclure de la scène que constitue le fantasme pour s'identifier au déchet. Le surmoi devient alors l'extrêmement efficace relais de l'Autre mal-disant. Dans ce cas, le moi, acculé par la poussée vocale surmoïque, en vient à commettre contre lui des actes d'une rare violence. Le « choix » de l'exclusion effectué par Anna représente alors l'assouvissement partiel sur le chemin qui conduit le sujet vers le mirage d'une possible jouissance sans limites, elle se jette « à corps perdu » dans le silence d'un en-deça du langage. Cette face du surmoi archaïque ne s'est pas seulement constituée par l'introjection de figures parentales mais également comme nous le rappelle Paul-Laurent Assoun par l'effraction de l'interjection où le sens de l'interdit véhiculé à travers la parole se verrait annulée par le son perçant de la vocifération parentale. L'injonction surmoïque assigne le moi à travers ses hurlements<sup>29</sup> contradictoires à une place intenable. C'est ici que prend sa source une certaine dimension forclusive du surmoi. C'est dans un effondrement subjectif, une chute, une espèce de « jecton », vécue comme abjection<sup>30</sup> qui conduira à

---

26 Ce n'est sans doute un hasard si dans l'œuvre de J. Offenbach, *Orphée aux Enfers*, le premier mot que le personnage de l'opinion publique (imaginariation sur un mode comique de l'instance surmoïque) adresse à Orphée est : « Viens ! ».

27 J. LACAN, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 10.

28 S. FREUD, *Au-delà du principe de plaisir, Œuvres Complètes*, Tome XV, Paris, P.U.F., 1996, p. 273-338.

29 Rappels que Freud en 1923 dans *Le moi et le ça* insiste sur la dimension acoustique à l'origine du surmoi.

30 P.-L. ASSOUN, *Corps et symptômes*, Paris, Anthropos, p. 85-87.

l'introjection de l'Autre en moi constitutive du surmoi. Ici, l'étoffe de ce surmoi se réduit à un morceau de voix déchaîné de ses amarres symboliques associé à un regard que rien ne pourrait venir piéger. La voix donnera tout son pouvoir hypnotique aux terribles injonctions surmoïques, le regard la dimension médusante. Le sujet après « s'être fait jeter », comme on le dit dans le langage populaire, choisit de s'identifier à l'objet de l'abjection, au déchet, à ce qui choit sur le trottoir<sup>31</sup>. Nous rencontrons chez Anna comme sans doute chez de nombreuses personnes ayant fait ce choix de la chute, un surmoi qui ordonne des formes de jouissance toutes particulières, qui s'accordent à exclure un humain de sa propre vie. Le surmoi se réduit alors à cet autre en moi qui ne cesse de me mal-dire et qu'il est impossible de faire taire car il ne parle pas mais hurle, vocifère, implore, ordonne, séduit... Lorsqu'Anna évoquait ces appels impérieux qui s'imposaient à elle, elle ne parlait pas de contenus, de significations mais de la certitude d'un appel hors mots. Ces voix relevaient plus d'une intention à son égard que d'une signification. C'est cette instance qu'Anna viendra pacifier séance après séance. Tout d'abord dans un appui anaclitique à ma présence vocale comme nous avons pu le repérer plus haut, puis peu à peu dans une prise de parole venant voiler ces voix envahissantes du surmoi pour qu'au silence de l'abîme vienne succéder le bruissement de la parole. Comment peut-on comprendre ce passage ?

Nous pouvons trouver un élément réponse dans le séminaire X de Lacan. « Nous retrouvons ici notre instrument de l'autre jour ; le chofar de la synagogue (...) Il modèle le lieu de notre angoisse, mais observons-le, seulement après que le désir de l'Autre a pris forme de commandement. C'est pourquoi, il peut jouer sa fonction éminente, à donner à l'angoisse sa résolution, qui s'appelle culpabilité ou pardon, par l'introduction d'un autre ordre<sup>32</sup> ».

Lacan propose ici une bien étrange façon de résoudre – et je propose d'entendre « résoudre » également dans son acception musicale, c'est-à-dire comment on peut transformer une dissonance en consonance – l'angoisse : en introduisant un autre ordre. Ordre contre ordre, voilà qui pourrait sembler à première vue étonnant. Quel pourrait bien être l'essence de cet ordre qui permettrait de venir pacifier la gourmandise surmoïque ? Il ne pourrait s'agir que d'un ordre éminemment éthique qui pourrait venir faire barrage au

---

31 P.-L. ASSOUN, *Le Préjudice et l'Idéal*, Paris, Anthropos.

32 J. LACAN, *Le Séminaire, Livre X, l'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p 320.

mauvais œil et à la grosse voix hurlante du loup surmoïque. Quelle pourrait être la forme de cette injonction si ce n'est celle d'une proposition visant à insister, là où le sujet préférerait se désister, résister voire être assisté. C'est bien l'insistance du désir qui est en jeu ici et qui autoriserait l'émergence d'un « se faire entendre » qui permettrait au sujet de trouver sa place dans le concert du monde. Face au surmoi lupin qui assigne le moi dans l'angoisse à cette place intenable qui ne peut conduire qu'à exclure le sujet de sa vie, pas d'autre issue que de résoudre cette angoisse dans une cadence souvent rompue<sup>33</sup> qui relance le discours permettant au sujet de s'éprouver autre que ça. La domestication – pour reprendre l'image de Michel Poizat - du surmoi d'Anna dura plus de six ans mais, in fine, la cure lui permit de se désidentifier du déchet dont ce surmoi ne faisait qu'une bouchée pour pouvoir effectuer des choix qui lui permirent de s'inscrire différemment dans le lien social.

---

33 On parle en harmonie de cadence parfaite lorsque l'on a affaire à une formule harmonique et mélodique visant à conclure une phrase. Une cadence rompue n'a pas cette dimension conclusive et vise à relancer le discours.

